Télérama

En 1902, le jeune **Jack London** découvre les taudis londoniens. Travesti en clochard, il s'y plonge pendant trois mois et en rapporte *Le Peuple d'en bas*, un témoignage jugé subversif par la presse de l'époque. Réédition en français.

Mousse, cheminot, poète et mégalo

Il a tout juste 24 ans et les rêves en poupe. Les épaules larges, la poitrine altière, les biceps gonflés à bloc. C'est un costaud. Il chaloupe sur les pavés gras, suintant la misère de l'East End, à Londres, royaume et enfer des laissés pour compte de l'opulent empire britannique. Il marche. Il regarde. Et il note. Tout. En cette année 1902, la Grande-Bretagne pose une couronne sur la tête d'Edouard VII et, toute à la fête, ignore ses milliers de chômeurs, de crève-la-faim, de va-nu-pieds. Jack London, l'écrivain aventurier des fureurs océanes et des déserts blancs du Grand Nord, a alors une idée fixe : se faire l'arpenteur des bas-fonds et témoigner. La presse américaine refusera de publier ce reportage, jugé trop subversif. De cette chronique d'un XXe siècle naissant, London fera un livre, *The People of the Abyss*, aujourd'hui réédité en France sous le titre *Le peuple d'en bas*.

Jack London, que l'on surnomme déjà le "Kipling du froid" pour ses récits d'expédition au Klondike (insensée ruée vers l'or!) savoure le succès de son premier livre *Le Fils du loup* (1900). Enflammé d'ardeurs socialistes, "l'étonnant voyageur" a quitté sa Californie natale, délaissé ses frasques de chenapan, pour explorer le *"cœur des ténèbres"*, là où grouillent pauvreté et déchéance. Pour coller au plus près de la vérité, il se travestit en clochard, enfile quelques haillons, mités et puants et, pauvre parmi les pauvres, s'en va vivre comme eux, avec eux, trois mois harassants. Partager la détresse, des nuits sans sommeil, des paillasses crasseuses, d'immondes soupes populaires.

De la bouche de ses compagnons de rue, il attrape des bribes de vies, retrace des destins échoués, esquisse, un siècle avant John Berger ou Jean-Claude Izzo (1), des portraits d'hommes et de femmes exclus : *"Elle avançait (…) transportant à cheval sur son épaule deux volumineux balluchons enveloppés dans une toile de sac, qui se balançaient devant et derrière elle. C'était une clocharde, une pauvre sans logis, trop fière pour venir traîner sa carcasse croulante jusqu'à la porte de l'asile de nuit. Comme les escargots, elle emportait sa maison sur son dos."*

SDF avant la création du sigle, reporter sans frontières avant Albert Londres ou Joseph Kessel, Jack London mate ses émois, muselle ses effrois. Il regarde, écoute ce *Peuple d'en Bas* et met en mots l'implacable réalité. Il

© ED. PHEBUS

Jack London, l'écrivain aventurier des fureurs océanes, fut aussi l'arpenteur des bas-fonds.

adopte une écriture si simple qu'elle en est effrayante, si pudique qu'elle en est ahurissante. *"Je suis incapable de raconter le dixième de ce que j'ai pu voir, presque tout défiant la narration. J'ai vraiment vécu un cauchemar."* Le jeune auteur prometteur s'interroge : *"La civilisation a-t-elle amélioré le sort de l'homme ?"*, imagine *"un tribunal de l'Humanité"* où seraient jugés les responsables… Mais qui sont-ils ? Jack London ne fait pas de théorie. Il constate. Et n'oublie pas qu'il aurait pu être de ceux-là, qu'il est de ceux-là, et qu'en cet été 1902, il frôle une destinée à laquelle il a échappé.

Jack London naît le 12 janvier 1876 à San Francisco. C'est un bâtard. Son père, W. H. Chaney, un Irlandais, l'abandonne avant de lui donner son nom. Un certain John London épouse sa mère et répare la bourde. Le petit Jack grandit dans le ghetto ouvrier d'Oakland et mène sa vie toutes voiles dehors. A 7 ans, il goûte à l'alcool et ramasse quelques cuites mémorables. A 10 ans, il gagne sa croûte, crieur de journaux, balayeur, et découvre la lecture : *"sur les rayons de la bibliothèque municipale, je vis un monde immense surgir de l'horizon* (2)*."* A 14 ans, il embauche dans une conserverie, 12 heures de labeur par jour, et donne sa paye à sa mère. Puis, vite, il largue les amarres, dévore Melville, Hegel, Stevenson, Nietzsche, se fait mousse, chasseur de phoques, pilleur de bancs d'huîtres, cheminot, chercheur d'or, vagabond, marin, militant socialiste, journaliste sportif, harangueur de foule, propriétaire de ranch, reporter de guerre, capitaine des mers du Sud. Alcoolique et cœur pur, poète et mégalo. Ardent, tenace et instable. Bourré de compassion et de contradiction. Rêveur et écrivain.

Il regarde, écoute ce *Peuple d'en bas* et met en mots l'implacable réalité. Il adopte une écriture si simple qu'elle en est effrayante, si pudique qu'elle en est ahurissante.

Entre 1900 et 1916, année de sa mort, Jack London publie cinquante livres. Dans le sillage de son contemporain Joseph Conrad, et comme le feront plus tard John Steinbeck et Ernest Hemingway, son œuvre, est en prise directe avec la vie, offerte à l'espace et au temps, animée de personnages – bêtes ou

© ED. PHEBUS

gens – menant une lutte farouche au nom de la liberté. Ses livres sont sauvages, échevelés, romantiques et font fureur. Auteur américain le plus vendu de son vivant, London après sa mort devient une légende : Trostki et Henri Miller l'adorent, Le Che s'emballe pour l'une de ses nouvelles, *Construire un feu*, et Lenine, sur son lit de mort, se fait lire *L'Amour de la vie*… Le bourlingueur a grand ouvert la porte aux vents de la littérature à d'autres hardis, routards célestes, Jack Kerouac, Bruce Chatwin ou Francisco Coloane.

Le bourlingueur a grand ouvert la porte aux vents de la littérature à d'autres hardis, routards célestes, Jack Kerouac, Bruce Chatwin ou Francisco Coloane.

Encore trop souvent étiqueté "auteur jeunesse", London défie notre horizon. S'engouffrer dans son œuvre, c'est rencontrer d'autres mondes, d'autres cultures, batailler avec un horrible Loup Larsen *(Le Loup des mers)*, haleter avec Croc Blanc, pleurer avec Buck *(L'Appel de la Forêt)*, s'indigner avec Imber, Indien de la tribu des Poissons Blancs *(Les Enfants du froid)*, tendre la main à un Martin Eden lorsqu'il se laisse glisser d'un hublot de navire pour s'en aller lentement mourir dans les flots : *"Il avait sombré dans la nuit. Et au moment même où il le sut, il cessa de le savoir."* Martin le costaud, chercheur de paradis, double de Jack, déchiré entre ses origines pauvres et ses fréquentations bourgeoises, tanguant entre son passé d'autodidacte et son désir d'écrire. Comme si l'écriture était encore et toujours la dernière aventure pour ce mangeur de vent, croqueur d'étoiles…

Hanté par la mort, Jack London a 33 ans lorsqu'il écrit *Martin Eden*, roman en forme d'autobiographie étrangement prémonitoire : *"La fonction propre de l'homme est de vivre, non d'exister. Je ne gâcherai pas mes jours à tenter de prolonger ma vie. Je veux brûler tout mon temps."* A 40 ans, Jack London, ne se réveillera pas de son sommeil aux vapeurs paradisiaques de morphine 1

Martine Laval

(1) *King* de John Berger (éd de l'Olivier). *Le Soleil des mourants* de Jean-Claude Izzo (éd Flammarion)
(2) dans *John Barleycorn (Le Cabaret de la dernière chance,* 1912), ses mémoires d'alcoolique

Tout Jack London

Les éditions Phébus ont entrepris la réédition de l'essentiel de l'œuvre de Jack London, dans la collection Libretto (semi-poche). Les traductions sont revues et complétées (lorsqu'elles ont été édulcorées) par deux universitaires, spécialistes de London, l'un français Noël Mauberret, l'autre américaine, Jeanne Campbell Reesman.
Déjà publiés en Libretto : **des nouvelles,** *Patrouille de pêche (Les Pirates de San Francisco)* **et** *Les Enfants du froid*. **Un récit,** *Le Peuple d'en bas (Le Peuple des Abîmes)*. **Et des mémoires,** *John Barleycorn (Le Cabaret de la dernière chance)*. **Traduits de l'américain par Louis Postif (de 55 à 59F).** A venir, **en mai, des nouvelles,** *Le Fils du loup,* **en septembre, un roman,** *Le Vagabond des étoiles*.
Disponibles en poche **chez 10/18 :** *Martin Eden, L'Amour de la vie, Croc Blanc , L'appel de la forêt, Le Loup des mers* **(Folio junior).** *Une intégrale chez Bouquins* **(Robert Laffont).**
A lire : **une biographie de Francis Lacassin (éd Ch. Bourgois, 1994) ; un numéro dense de la revue Europe :** *Jack London* **(Europe Tél : 01 43 37 59 04). Et un récit intimiste de Guillaume Chérel :** *Jack London, le mangeur de vent* **(éd Flammarion, 250 p., 105F)**

Jack London au festival Etonnants Voyageurs

"Jack London", un documentaire de Michel Viotte le dimanche 6 mai à 18h00 au Théâtre Chateaubriand suivie d'une rencontre animée par Martine Laval avec Guillaume Chérel, Noël Mauberret, Jean-Pierre Sicre, Michel Viotte et Jeanne Campbell Reesman
"Jack London, images d'une vie", exposition d'une quarantaine de photographies noir et blanc de l'écrivain américain au Palais du Grand Large, Rotonde Surcouf.

© ED. PHEBUS

Enquête La menace ne vient plus de Mars, mais de l'homme. Le nucléaire, la manipulation génétique, le clonage alimentent désormais cette littérature de l'inquiétude.

Adieu E.T., hello Dolly

Ils racontent l'Histoire à l'échelle galactique, multiplient les voyages interstellaires et temporels, réinventent le passé, revisitent nos mythologies, recréent des univers entiers sur les ruines du nôtre...

Mi-enchanteurs, mi-démiurges, les écrivains de l'imaginaire laissent vagabonder leur plume en liberté là où les scientifiques, les sociologues et les philosophes (sans parler des littéraires purs et durs) osent rarement s'aventurer.
Irréductibles aux clichés – robots, navettes spatiales et autres petits bonshommes verts – dont les ignorants persistent à les affubler, leurs continents littéraires regorgent de trésors méconnus. Une bonne partie de ceux qui les découvrent n'ont d'ailleurs rien de plus pressé que de partager leurs trouvailles avec d'autres amateurs. Regroupés dans des associations, ils éditent des fanzines, publient des nouvelles, organisent des festivals, colonisent Internet avec des dizaines de milliers de sites... Qui douterait de l'enthousiasme et de l'érudition des lecteurs de science-fiction n'aurait qu'à lire les quelque 900 messages qu'ils ont laissé sur le forum Science-Fiction de Culturama (www.telerama.fr). *"La science-fiction empêche de se fermer, elle déstabilise nos certitudes"*, s'y émerveille notamment un ingénieur. *"Elle nous ouvre au " Pourquoi pas ? " et au "Et si…". Elle interdit le "Pas possible" qui freine tout. (…) Elle nous offre cette possibilité extraordinaire, dans son délire souvent angoissant, de nous interroger sur notre propre réalité et notre environnement immédiat".*

Illustration de Manchu pour *Fondation*, d'Isaac Asimov (Présence du futur).

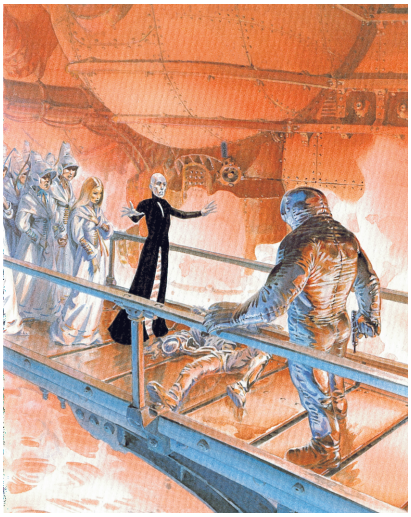


Illustration de Gess pour *Abzalon* de Pierre Bordage (L'Atalante)

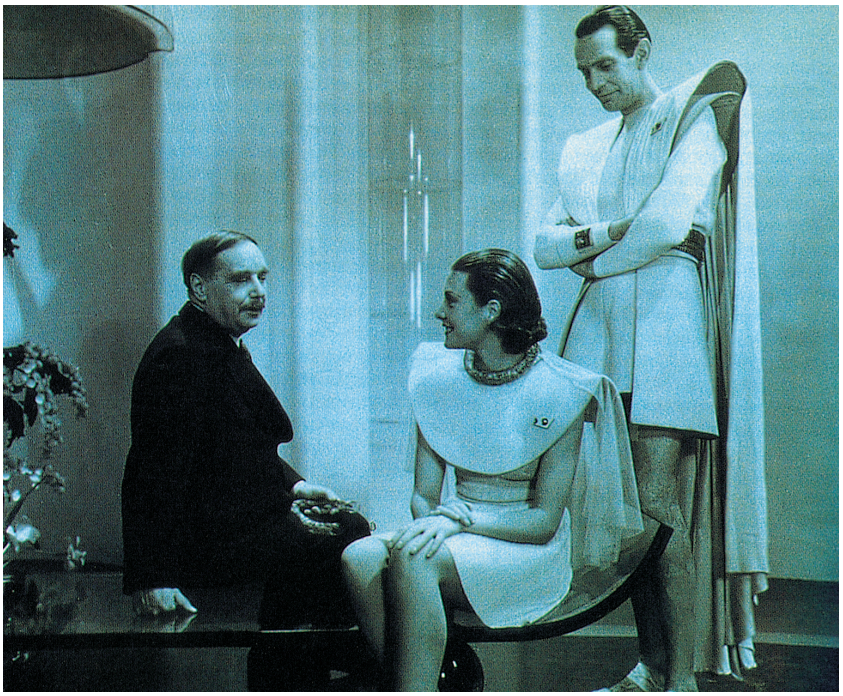
Prophétique, la science-fiction que célèbre aujourd'hui le Festival Etonnants Voyageurs ? Attentive, plutôt, à la façon dont nos modes de vie actuels pourraient orienter notre avenir. Héritière de Jules Verne et d'H.G. Wells, la SF a perdu son innocence avec Hiroshima, et la menace nucléaire lui inspire encore quantité de scénarios post-apocalyptiques. On s'épuiserait à vouloir la définir, elle possède presque autant de formes différentes qu'elle compte d'écrivains de talent. Accrochée au réel, elle se pique de sociologie, de science politique et de démographie, se nourrit d'écologie, d'informatique, de génie génétique et de nouvelles technologies, le tout assorti d'une bonne dose de scepticisme. *"Je crois beaucoup à la science-fiction, et aux littératures de l'imaginaire en général, comme littérature de l'inquiétude"*, soulignait Valerio Evangelisti, chef de file de la jeune science-fiction italienne, lors d'une intervention au festival Utopia 98 (1).

Mais cette inquiétude est source de malentendus. On accuse la SF de jouer les voyantes au petit pied, on se moque d'elle lorsque le cours du temps rattrape, et dément, les dates et les faits qu'elle a osé mentionner. Dans la première édition de ses *Chroniques martiennes* (Présence du futur), Ray Bradbury annonçait ainsi l'arrivée des pionniers terriens sur Mars pour... 1999 ! L'an 2000 est passé, la planète rouge est toujours inaccessible. Reste à savoir en quoi cela pourrait priver les *Chroniques* de leur profondeur et de leur magie. La SF se soucie peu de prédictions, se contente d'examiner l'évolution des sciences et des sociétés, et de s'interroger sur les conséquences à long terme de nos choix immédiats. Bien sûr, on peut être troublé par la clairvoyance dont font preuve certains auteurs. Sept ans avant que la brebis Dolly fasse la une des journaux, Jean-Michel Truong, spécialiste d'intelligence artificielle, proposait avec *Reproduction interdite* (éd. Olivier Orban, 1989, réédité chez Plon en 1999) une remarquable et glaçante anticipation construite sur l'hypothèse d'une banalisation du clonage humain.

Les excursions en imaginaire ne sont pas toutes aussi documentées et pessimistes que le roman de Truong. Mais la SF est un genre contraignant : la réalité qu'elle décrit, même située en l'an 3025, exige une certaine plausibilité. Le fantastique et surtout la fantasy, ses cousins en littérature, ont plus de liberté. La fantasy joue la carte du merveilleux, ce qui lui donne toutes les libertés. Si les admirateurs de J.R.R. Tolkien ne l'imaginent pas autrement que peuplée d'elfes et de dragons, elle met parfois de côté son attirail chevaleresque pour jouer avec des suppositions abstraites et loufoques : et si la Mort décidait de prendre sa retraite (Terry Pratchett, *Le Faucheur*, éd. L'Atalante) ? Et si notre terre n'était que le reflet déformé d'un autre monde (Roger Zelazny, la décalogie des *Princes d'Ambre*, Présence du futur) ? Et si Dieu mourait, obligeant le Vatican à affréter un pétrolier pour remorquer Son corps divin, long de trois kilomètres, jusqu'au tombeau creusé par les anges dans les glaces de l'Arctique ? (James Morrow, *En remorquant Jéhovah*, J'ai Lu). Et ainsi de suite, puisque tout est permis !

Certains ricaneront de ces exercices de style, y voyant pures et vaines divagations. Tant pis pour eux, d'autres se régaleront. Les littératures de l'imaginaire restent l'un des rares espaces où l'on n'éprouve pas de complexes à se raconter des histoires, susceptibles, de plus, de réconcilier les générations. La magnifique trilogie de Philip Pullman, *A la croisée des mondes* (Gallimard), qui mélange

Mi-enchanteurs, mi-démiurges, les écrivains de l'imaginaire laissent vagabonder leur plume en liberté là où les scientifiques, les sociologues et les philosophes posent rarement s'aventurer.



H.G. Wells en compagnie des acteurs de *La Vie future*, adaptée d'un de ses récits d'anticipation.

***Vanity of the New*, peinture de Robert Williams.**

références bibliques et univers parallèles, s'adresse ainsi aussi bien aux 13-15 ans qu'aux 25-45 ans, chacun y trouvant ce qu'il veut.

Tous les livres ne sont pas aussi réjouissants. La production éditoriale est aussi abondante qu'inégale, et le meilleur y côtoie le pire, comme partout ailleurs en littérature. Mais l'imaginaire a rarement droit à l'indulgence dont bénéficient beaucoup de mauvais romans "réalistes". En termes d'image de marque, il est encore assimilé à la littérature de gare, et classé dans ces "mauvais genres" (2) dont on ne parle pas. Pourtant, les éditeurs ont fait de gros efforts pour apprivoiser les lecteurs. De nouvelles collections spécialisées ont fleuri, plus belles, plus soignées. Les couvertures ont cessé d'être vulgaires et criardes. Les textes étrangers ont bénéficié de traductions plus sérieuses. *"A relire celles qui paraissaient en France dans les années 1950, on a des frissons"*, se remémore Jacques Chambon, passé de Denoël à Flammarion, où il dirige la collection ImaGine. *"Ce qui prouve qu'il s'agit de sacrés auteurs. Leurs textes étaient tellement costauds, leurs idées tellement fortes… Ils ont résisté magnifiquement à des traductions qui ne leur rendaient pas justice."*

Autre innovation de ces cinq dernières années, les grands et moyens formats se sont généralisés, plus rentables et mieux mis en valeur que les livres de poche, aussi bien sur les rayonnages des libraires que dans les colonnes des journaux. Demeurent les petits formats bon marché de Pocket, J'ai lu et du Livre de poche, mais l'ironie du sort aura voulu que l'an 2000, frontière symbolique à plus d'un titre pour tous les amateurs de SF, ait vu disparaître Présence du futur, mythique collection de poche inaugurée en 1953 par les *Chroniques martiennes* précitées.

La SF se soucie peu de prédictions, se contente d'examiner l'évolution des sciences et des sociétés, et de s'interroger sur les conséquences à long terme de nos choix immédiats.

Si l'imaginaire connaît aujourd'hui un regain de dynamisme, c'est aussi grâce à l'activité des petites maisons d'édition, à Paris comme en province. En témoignent notamment les beaux livres de l'Atalante, à Nantes, mais aussi les tentatives couronnées de succès de Mnémos pour populariser la jeune fantasy française. Des revues-livres comme Bifrost, Yellow Submarine, Phénix, et surtout Galaxies, accessibles aux non-initiés, publient des nouvelles, des critiques, et suivent de près l'actualité de l'imaginaire. Consécration suprême, même l'université ne boude plus SF ou fantasy. Sur son site Internet (www.up.univ-mrs.fr/~wcaruli/), Roger Bozzetto, professeur de littérature comparée à Aix-en-Provence, a entrepris d'inventorier les thèses, mémoires et articles en langues latines (l'anglais étant déjà largement servi sur quantité d'autres sites) consacrés aux littératures de l'imaginaire, d'abord pour que les chercheurs concernés se sentent moins seuls, mais aussi *"pour montrer aux étudiants que ce domaine n'est ni marginal, ni sulfureux, et que l'on peut lui réserver la même approche critique qu'à Proust"*.

Les batailles d'étiquettes et procès en légitimité entre SF, fantasy et littérature dite "générale" finiront-ils par s'épuiser faute de combattants ? La fusion des thématiques SF avec des univers traditionnellement dévolus à la fantasy, la culture phénoménale et l'inventivité de la plupart des auteurs donnent de plus en plus d'oeuvres de qualité que l'on serait bien en peine de classer quelque part. Doug Headline, directeur de Rivages Fantasy, n'aime rien tant que les écrivains qui se situent *"aux franges des genres littéraires"*. Il publie notamment John Crowley, dont le magnifique *Parlement des fées* invoque plus les mânes d'Henry James que celles de Tolkien. *"Lorsque vous enlevez toutes les barrières, vous obtenez des fictions absolues, ambitieuses et géniales"*, affirme pour sa part Marion Mazauric (2), directrice littéraire chez J'ai lu, tandis que Gilles Dumay, son homologue chez Denoël, espère, non sans provocation, une disparition définitive de l'estampillage SF/fantasy, et l'avènement *"d'une littérature de l'imaginaire qui se moquerait des étiquettes"*. La plupart des lecteurs n'auront pas attendu semblable bouleversement pour piétiner les frontières. Ensorcelés par une poignée de magiciens de l'écriture, la tête dans les nuages et le cœur dans les étoiles, ils n'y sont pour personne. Ils rêvent 1

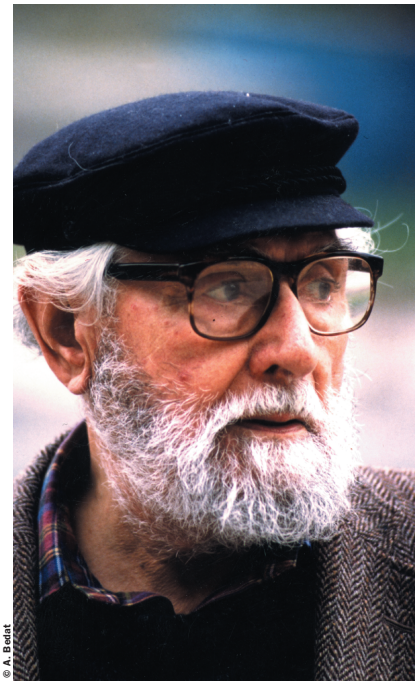
Sophie Bourdais

(1) reprise dans *Galaxies* n°11, hiver 1998-1999.
(2) pour reprendre le titre de l'excellente émission de France Culture, diffusée le samedi à 20h50, qui réserve une belle place aux littératures de l'imaginaire, par ailleurs invisibles dans les salons littéraires télévisés.
(3) On peut lire sa contribution, ainsi que celle de Jacques Chambon, dans *Le Futur a déjà commencé,* anthologie-brûlot publiée à l'occasion d'Etonnants Voyageurs (Librio, 128 p., 10F).

Francisco Coloane

Portrait A bientôt quatre-vingt-dix ans, le magnifique baroudeur publie ses mémoires. Un livre intime aussi passionnant, extravagant, que ses nouvelles et ses récits.

Au bout du monde



© A. Bedat

Le bout du monde ! Archipel de Chiloé, à l'extrême sud du Chili : "*Quarante sœurs surgies des grès tertiaires, qui se protègent de l'érosion océanique, des raz-de-marée et des éruptions volcaniques*", décrit Francisco Coloane. C'est là qu'en 1910, il est né. A bientôt 90 ans, le magnifique baroudeur maintenant presque aveugle, publie ses mémoires. Un livre intime aussi passionnant, extravagant, que ses nouvelles, récits à peine romancés de tout ce qu'il a vécu et entendu raconter au cours de ses aventures de *gaucho* et de marin.

Sa petite enfance se passe à Chiloé, entre une mère sévère, petite propriétaire terrienne et un père chasseur de baleines. Adolescent, on l'envoie seul faire ses études à Punta Arenas, dernière ville chilienne avant l'Antarctique. A 20 ans, il est embauché dans une estancia de la Terre de Feu. Quatre-vingt mille moutons, trois mille chevaux, des milliers de bovins… Dans ces contrées immensément vides, il fait l'expérience de la solitude, du froid et de la dureté de la vie de gardien de troupeaux. *"A cette époque, un cavalier était la seule aspérité qui déchirait les draps du vent, la plaine infinie, la lumière de l'horizon."*

Ecrit en 1963, *Tierra del Fuego* fait revivre ce Grand Sud, terre d'aventures, de liberté et de folie. Coloane affirme que c'est au contact de cette nature glacée, désolée et grandiose, auprès de ces exilés échoués au bout du monde qu'est née sa vocation d'écrivain. *"Au souvenir de ces années à l'estancia Sara, j'ai l'impression de mieux comprendre comment et pourquoi j'ai écrit (…) C'est en mêlant faits réels et fantaisies, en rapprochant des événements survenus en d'autres temps et d'autres lieux, c'est en vivant, en rêvant, en observant, que j'ai pu écrire mes contes et mes récits."*

Il n'écrira jamais rien ainsi sur Santiago où il passe pourtant presque toute sa vie d'adulte, faisant mille métiers — dont celui de journaliste — s'engageant dans la lutte politique aux côtés de Pablo Neruda, connaissant l'angoisse et l'exil, mais aussi l'amitié, l'amour. Pour lui, l'écriture est avant tout histoire d'émotion, d'aventure.

En 1947, il part sur l'*Angamos*, pour la première mission scientifique chilienne en Antarctique. Ce voyage le marquera à vie. La traversée effrayante de la mer de Bellingshausen qui borde le pôle Sud par l'ouest, la vision des premiers icebergs *"étranges glaçons aux forme délicates… bandes de cygnes, cathédrales flottantes aux tours gothiques, esquifs, goëlettes aux voiles raidies"*, la rencontre sur des îlots désertiques de gardiens de phare forment les plus beaux contes de son recueil *Le Golfe des Peines*. Un anthropologue français de la mission lui ouvre aussi les yeux sur le sort abominable des premiers habitants de la Terre de feu, les Indiens Ona, Alakaluf et Yamana, exterminés jusqu'au dernier, pour laisser la place aux éleveurs. Dans son livre *Cap Horn*, l'histoire du cadavre statufié d'un Indien dérivant sur un iceberg, le bras tendu, est le symbole pathétique de la lutte vaine des Indiens contre les envahisseurs blancs.

De digressions en retours en arrière, de réflexions en souvenirs, le vieux bourlingueur nous fait parcourir dans ses mémoires 90 ans d'aventures. Il sait être d'un réalisme flamboyant quand il décrit la vie cruelle des hommes de la pampa, mais pudique lorsqu'il évoque ses amours, ses engagements. Précis dans ses descriptions géographiques, mais lyrique dans l'évocation des légendes, des "racontars" qu'engendre cette terre mystérieuse.

Mais s'il réveille en nous des rêves enfantins d'exotisme, Francisco Coloane nous touche surtout parce qu'il met avec générosité en scène la lutte universelle entre le Bien et le Mal. Et la beauté de son écriture, simple et vigoureuse, parsemée d'images fulgurantes, est à l'image du vieil homme puissant, solide au beau visage de Neptune triomphant qu'il est devenu 1

Danielle Schramm

Le Passant du bout du monde, de Francisco Coloane, Ed. Phébus, traduction de François Gaudry. 260 F, 129 F.

Les livres de Francisco Coloane ont été publiés chez Phébus et traduits par François Gaudry : **Tierra del Fuego** (nouvelles), **Cap Horn** (nouvelles), **El Guanaco** (roman), **Le Dernier Mousse** (roman), **Le Golfe des Peines** (nouvelles), **Le Sillage de la baleine** (roman).

A Etonnants Voyageurs : hommage à Coloane le dimanche 7 mai 2000 à 14h00 au Théâtre Chateaubriand : projection du film d'Olivier Guitton, puis rencontre avec l'auteur, Alfredo Pita, François Gaudry, Luis Sepulveda, José Manuel Fajardo.